

Prologue

— Où es-tu passée?

La voix de sa mère était en parfaite harmonie avec la température presque polaire. Le téléphone portable de Fiona semblait attirer le froid comme un aimant. Elle avait les oreilles engourdis.

— Je serai à la maison dans un instant, maman.

Son vélo se mit à tanguer en roulant sur une plaque de verglas. Sans se retourner, elle vérifia que son cartable était toujours dans le panier de son porte-bagages.

— *Dans un instant*, c'est quand, jeune fille?

— Dans dix minutes.

Sa roue arrière patina et elle se demanda s'il ne vaudrait pas mieux mettre pied à terre avant le virage. Son phare ne l'avertissait qu'au tout dernier moment de la présence d'un obstacle sur le sentier sinueux. Mais au moins n'y avait-il pas autant de neige que sur la piste cyclable de la Königsallee.

— Dix minutes? Ça fait une heure que tu devrais être là pour le dîner.

— J'ai aidé Katrin à réviser son vocabulaire.

En réalité, elle avait passé l'après-midi chez Sandro. Mais elle n'allait pas le raconter à sa mère qui était convaincue que Sandro avait une mauvaise influence sur elle parce qu'il était majeur et qu'il avait un piercing à l'arcade sourcilière.

Si elle savait.

— Ça bipe, maman. Ma batterie va bientôt être à plat. Cette fois, c'était vrai. Sa mère soupira.

— Dépêche-toi, mais ne prends pas le raccourci, d'accord?

— Oui, maman, souffla Fiona avec agacement tout en tirant sur son guidon pour que son pneu avant saute par-dessus une racine.

J'ai treize ans, mince! Je ne suis plus un bébé! Pourquoi ses parents la traitaient-ils toujours comme un petit enfant? Sandro lui avait expliqué qu'il n'y avait pas d'endroit au monde plus sûr que la forêt.

Quoi de plus logique? Un tueur n'allait pas se geler les fesses dans l'espoir qu'une éventuelle victime ait l'idée de passer à vélo!

D'un point de vue statistique, il se produisait beaucoup plus de crimes en plein jour ou dans des intérieurs éclairés que dans l'obscurité. Pourtant, tout le monde croyait que le danger était plus grand dans le noir. C'était aussi stupide que les éternelles mises en garde contre les inconnus. La plupart des délinquants sexuels étaient des membres de la famille ou des proches, voire les parents eux-mêmes. Mais, bien entendu, personne ne déconseillait aux enfants de monter dans la voiture de leur mère ou de leur père.

« Dépêche-toi, ma puce » furent les derniers mots de sa mère; après un dernier bip, la batterie de son portable s'éteignit définitivement.

Ma puce! Quand cesserait-elle enfin de l'appeler comme ça?

Mon Dieu, que je déteste cette famille stupide. Si seulement je pouvais me tirer ailleurs.

Elle appuya sur les pédales avec fureur.

Le sentier, de plus en plus étroit, décrivait à présent une espèce de point d'interrogation entre des pins serrés, avant de déboucher sur un chemin forestier. À peine sortie du couvert des arbres, Fiona fut fouettée par un vent cinglant et ses yeux se mirent à larmoyer. Aussi, dans un premier temps, ne vit-elle que confusément les feux arrière du véhicule.

C'était un break gris, noir ou bleu. Une couleur sombre en tout cas. Il était arrêté, moteur en marche, à côté d'un tas de troncs abattus, et Fiona vit quelque chose bouger dans son coffre ouvert d'où s'échappait une faible lumière.

Son cœur se mit à battre la chamade.

Allez, tu n'es pas une poltronne. Ce n'est pas la première fois que tu te trouves dans une situation délicate. De quoi as-tu peur?

Elle accéléra en longeant le côté opposé à la voiture. Elle n'était qu'à quelques mètres quand, soudain, un bras surgit en dehors du coffre.

— À l'aide!

Fiona entendit la voix rauque de l'homme à l'intérieur. Un vieux, du moins selon les critères de l'adolescente qui classait parmi les cadavres ambulants tous les gens qui avaient plus de trente ans. Il parlait si bas que le bruit du moteur diesel couvrait presque sa voix.

— Au secours!

Le premier réflexe de Fiona fut de poursuivre son chemin. Mais il leva la tête, *une tête en sang*, et tendit le bras dans sa direction. Cela rappela à Fiona un poster dans la chambre de Sandro, avec les griffes d'un zombie émergeant d'un tumulus.

— Ne partez pas, s'il vous plaît, dit l'inconnu, un peu plus fort.

Elle s'arrêta, descendit de sa bicyclette et le considéra d'un air hésitant mais en gardant ses distances. Il avait les yeux gonflés, du sang coulait de sa bouche et sa jambe droite était tordue dans une position peu naturelle.

— Que s'est-il passé? demanda Fiona d'une voix aussi fébrile que son pouls.

— J'ai été agressé.

Elle s'approcha. La faible lumière ne lui permit pas de distinguer grand-chose, mais elle vit que l'inconnu était en tenue de sport, des chaussures de jogging aux pieds.

Ses yeux tombèrent alors sur le siège pour enfant dans le coffre. Ce fut le déclic. *Ne te laisse pas avoir. Les vrais psychopathes ont toujours l'apparence de victimes. Ils profitent de ta pitié*, n'avait cessé de lui dire Sandro qui en savait plus sur la vie que sa mère. Ce type était peut-être dangereux! Il avait sans doute mérité de se faire tabasser.

De toute façon, ce n'est pas mon problème. Ce n'est pas à moi de m'occuper de ça.

Elle remonta sur son vélo. L'homme se mit à pleurer.

— Reste, je t'en prie. Je ne te ferai rien.

— C'est toujours ce qu'ils disent.

— Mais regarde-moi! Tu ne vois pas que j'ai besoin de secours? Je t'en supplie, appelle une ambulance.

— Ma batterie est à plat, répondit Fiona en retirant les écouteurs qu'elle avait oubliés sur ses oreilles sous le coup de l'émotion.

— J'en ai un, dit l'homme d'un ton épuisé.

— Je ne vous toucherai pas, objecta Fiona en se tapotant le front.

— Ce n'est pas la peine. Il est à l'avant, dit l'homme qui semblait trembler de douleur et se tortillait comme s'il avait des crampes d'estomac.

Merde, je fais quoi, maintenant?

Fiona serra le guidon entre ses doigts gelés malgré ses épais gants de cuir.

Je vais le chercher ou pas?

Son haleine formait des nuages de buée.

Le blessé essaya de se relever, mais retomba sans force.

— S'il te plaît, supplia-t-il.

Fiona se secoua.

Ab, tant pis. Ça va bien se passer.

La béquille de son vélo ne trouva pas d'appui sur le sol inégal. Elle le coucha par terre et longea la voiture en veillant à ne pas passer à portée de l'homme.

— Où? demanda-t-elle après avoir ouvert la portière du conducteur.

Elle vit le support du kit mains libres, mais pas le téléphone.

— Dans la boîte à gants.

Elle se demanda si elle allait faire le tour de la voiture, mais décida de se pencher par-dessus le siège du chauffeur.

Elle ouvrit la boîte à gants.

Pas de portable.

Évidemment!

Au lieu d'un téléphone, elle trouva une espèce de pochette, ouverte, qui contenait des gants en latex et un rouleau de ruban adhésif. Son cœur s'emballa.

— Tu l’as trouvé? s’enquit l’homme dont la voix semblait s’être rapprochée.

Elle se retourna et vit qu’il était à genoux derrière les sièges arrière. D’un bond, il pouvait l’attraper.

Tout se déroula alors en un éclair.

Fiona dédaigna les gants de latex, les siens suffiraient. Elle fouilla sous le siège. L’arme se trouvait exactement là où Sandro avait dit qu’elles étaient généralement. Chargée et armée.

Elle pointa le canon, ferma l’œil droit et tira sur l’homme, en plein visage.

Grâce au silencieux, le coup de feu ne fit pas plus de bruit qu’un bouchon de bouteille. L’homme bascula en arrière et s’affala sur le plancher du coffre. Comme convenu, Fiona jeta l’arme au loin dans le bois. Puis elle reprit son vélo.

Domage que la batterie soit à plat, sinon elle aurait envoyé un texto à Sandro pour l’informer que tout s’était bien déroulé. Il s’en était fallu de peu qu’elle ne termine pas le travail, uniquement parce qu’elle avait soudain eu pitié de ce salopard. Mais elle avait promis. Et puis elle avait besoin de l’argent pour enfin se barrer de chez elle.

— Cet enfoiré le mérite, lui avait dit Sandro au moment où elle le quittait.

Il avait ajouté que ce serait la dernière fois qu’elle ferait ce genre de choses pour lui, ce qui était en soi logique : *La semaine prochaine, j’aurai quatorze ans, je serai pénalement responsable et je pourrais me retrouver en taule pour ça, alors que, s’ils me pincent aujourd’hui, j’aurai tout au plus à subir le baratin d’une assistante sociale.*

Génial, ce système judiciaire! Sandro en connaissait un rayon pour ce qui était des lois, du droit et de tout ce merdier. Il connaissait la vie mieux que sa mère.

Fiona sourit à l’idée qu’elle lui raconterait tout en détail quand elle le verrait le lendemain. Elle n’avait pas eu besoin du ruban adhésif pour ligoter le pauvre type. Mais elle devait se dépêcher maintenant : le dîner était servi depuis longtemps.

Dix jours plus tard, Helgoland

C'est le sang qui ne me plaît pas!

Épuisée, Linda examina la victime. Il y avait des heures qu'elle se donnait du mal avec cet homme. Elle était satisfaite du couteau dans le ventre poilu, des intestins qui en coulaient et des yeux vitreux dans lesquels se reflétait l'image de la meurtrière.

Mais le sang n'a pas l'air vrai. Je l'ai encore raté.

Mécontente, elle arracha la feuille du bloc, la chiffonna et la jeta par terre, à côté de son bureau, où elle rejoignit les autres dessins manqués. Elle enleva de ses oreilles les embouts de son casque, la sombre musique rock laissant la place au bruit de la mer. Puis elle se resservit du café de sa cafetière isotherme. Elle réchauffa ses doigts gourds contre le gobelet avant d'avaler la première gorgée, perdue dans ses pensées.

Putains de scènes de violence.

Elle avait toujours eu beaucoup de mal à représenter la mort. C'était bien là le problème. C'étaient surtout des adolescentes qui lisaient ses BD et, elle ne savait pour quelle raison, le sexe dit faible avait justement une prédilection pour les représentations explicites de la violence.

Plus c'est dur, plus ça plaît aux femmes, ne se lassait pas de répéter le directeur de la maison d'édition.

Pour sa part, elle préférait les scènes de nature. Pas les charmants paysages à la Rosamunde Pilcher¹, pas les prairies

1. Auteure britannique de romans sentimentaux.

fleuries ni les champs de blé ondulant sous le vent. Elle était fascinée par les forces élémentaires de la planète, par les volcans, les falaises abruptes et les vagues géantes, les geysers, les tsunamis et les cyclones. De ce point de vue, un phénomène fabuleux était sur le point de s'offrir à elle. De son petit atelier sous le toit, elle avait une vue exceptionnelle sur la mer du Nord démontée, au large d'Helgoland. La petite maison en bois à deux étages, un des rares bâtiments isolés de la côte ouest de l'île, était bâtie au bord d'un des innombrables cratères que les bombes anglaises avaient creusés lors de la Seconde Guerre mondiale. Tout en taillant le crayon bleu qui lui servait à esquisser ses dessins, elle contemplait la mer par la fenêtre à croisillons.

Pourquoi personne ne me paie pour coucher cette vue sur le papier? se demanda-t-elle pour la énième fois depuis qu'elle avait trouvé refuge ici.

La mer écumante et les nuages bas exerçaient comme une aspiration sur le pays : ces derniers jours, on aurait dit que l'île s'était avancée encore plus loin au milieu des flots. Le bassin brise-lames, à côté du port, était plein à ras bord : des piliers en béton à trois bras qu'on avait construits en mer pour protéger la côte, on ne voyait plus émerger que les pointes les plus proches du rivage. En dépit des avis de tempête, Linda avait envie de chausser ses bottes de caoutchouc et d'enfiler sa veste pour exposer son visage à la pluie froide sur le chemin menant à la plage. Mais il était trop tôt. Encore trop tôt.

Tu dois attendre la grande tempête avant de sortir d'ici, se rappela-t-elle.

Il ne se passait pas un jour sans que les autorités, à la radio, conseillent de quitter Helgoland avant que l'ouragan baptisé du doux nom d'Anna n'atteigne l'île. Ces prévisions catastrophiques avaient fini par avoir un certain effet. Au début, personne ou presque n'avait accordé foi à l'avis selon lequel l'île pourrait se retrouver coupée du continent. Mais une toute première manifestation de la tempête avait soufflé le toit de l'aile sud de l'hôpital. Si les autres parties du bâtiment restaient abritées de la pluie, il n'était plus possible

de garantir les soins car l'alimentation électrique avait été en partie touchée, ce qui avait failli provoquer un incendie. Quand l'approvisionnement de l'île s'était finalement lui-même trouvé menacé, les personnes âgées avaient été les premières à reconsidérer leur décision de ne pas quitter l'île.

Les évacués suivants furent les rares touristes ainsi que la plupart des familles autochtones ayant des enfants. Cet après-midi, une fois le dernier ferry-boat parti, la population de l'île serait réduite de moitié : quelque sept cents personnes, espérant que les dégâts ne seraient pas aussi dramatiques que le prédisaient les météorologues, continueraient à défier le mauvais temps et les pronostics, plus mauvais encore. Le noyau dur des récalcitrants se rencontrait tous les jours pour parler de la situation au Bandrupp, l'auberge qui portait le nom du maire.

Si ceux qui restaient, désireux de ne pas abandonner leurs biens, estimaient devoir monter la garde lorsque les temps devenaient durs, c'était une tout autre raison qui retenait Linda dans l'île. Elle était sans doute la seule à souhaiter l'arrivée de l'ouragan et de ses conséquences, même si cela signifiait qu'elle devrait se satisfaire pendant plusieurs jours de boîtes de conserve et de l'eau du robinet.

Car, lorsque Helgoland serait totalement coupée du monde extérieur, l'horreur qu'elle avait fui ne pourrait la rejoindre sur l'île. Alors seulement elle n'aurait plus peur de quitter sa cachette.

— Ça suffit pour aujourd'hui, dit-elle tout haut en se levant de sa table à dessin.

Depuis le petit matin, elle avait travaillé à cette scène de violence, le moment où l'héroïne, une amazone, se venge de son adversaire. Maintenant, sept heures plus tard, elle avait la nuque raide, dure comme du béton.

Elle n'avait en réalité pas de véritable raison de trimer comme elle s'y était astreinte ces derniers jours. Elle n'avait pas de nouveau contrat, et l'éditeur ne savait pas que, pour la première fois, elle travaillait à une histoire de son cru alors qu'elle s'était jusqu'ici contentée d'illustrer des textes d'autres auteurs. Mieux encore, la maison d'édition ignorait qu'elle

existait encore depuis que, du jour au lendemain, elle avait disparu de la surface de la terre, sans laisser un mot ni même terminer son dernier projet. Elle ne recevrait sans doute plus jamais de commande de leur part. Elle aurait donc pu ne dessiner qu'à son gré. Pourtant, dès qu'elle s'asseyait pour laisser libre cours à son imagination, ce n'étaient pas des scènes de la nature qui s'offraient à son regard, mais l'image d'un homme agonisant. Et, même si cette vision de violence la replongeait dans ses difficultés habituelles, elle sentait au plus profond de son être que c'était cette scène qu'elle devait coucher sur le papier si elle voulait pouvoir enfin redormir une nuit entière.

C'est seulement si j'y parviens que je pourrai dessiner la mer. Avant, il faut que je me libère de la violence par le dessin.

Linda soupira et se rendit dans la salle de bains, à l'étage inférieur. À la fin d'une journée de travail, elle avait toujours l'impression d'avoir couru un marathon. Épuisée, sale. Bien qu'ayant peu bougé, elle éprouvait le besoin urgent de se doucher. La maison n'avait pas été rénovée, ce qui se manifestait le plus visiblement dans l'équipement spartiate de la salle de bains. Le carrelage des murs était du vert sombre que Linda avait vu pour la dernière fois dans les toilettes d'une aire d'autoroute. Le rideau de douche avait été à la mode à l'époque où les téléphones avaient encore des cadrans. En tout cas, l'eau chaude coulait en quelques secondes, ce à quoi son appartement de Berlin ne l'avait pas habituée. En d'autres circonstances, elle se serait sentie parfaitement à l'aise dans cette petite maison aux murs de guingois, aux fenêtres gauchies et aux plafonds bas. Elle n'accordait guère d'importance au luxe et la vue sur la mer la dédommageait amplement du papier peint à fleurs, des housses de siège orange et du poisson naturalisé au-dessus de la cheminée.

Mais malheureusement pas des rêves noirs qui m'empêchent de dormir.

Avant de se déshabiller, elle remit en place le corsage de couleur sombre dont, à son arrivée dans la maison, elle avait recouvert l'armoire à glace. Sachant que ces derniers

mois avaient laissé des traces profondes sur son visage, elle n'avait pas envie de les voir quotidiennement dans un miroir.

Sous la douche, elle commença par shampooiner ses longs cheveux bruns, puis étala le reste de la mousse sur son corps mince. Auparavant, elle avait eu un peu d'embonpoint, mais aujourd'hui seules ses hanches larges révélaiient qu'elle avait jadis été «quelque peu enveloppée», comme Danny avait dit un jour en plaisantant. Frissonnant à ce souvenir, elle tourna le bouton d'eau chaude. Elle essaya, comme toujours quand elle se lavait, de ne pas toucher sa figure.

Pour ne pas avoir à sentir mes blessures.

Mais elle n'avait pas réagi assez vite et un peu de mousse avait coulé de la naissance de ses cheveux sur son front, mouillant le mauvais tissu cicatriciel que, par chance, on apercevait uniquement lorsque son épaisse frange se déplaçait.

Merde.

À contrecœur, elle exposa son visage au jet d'eau chaude. Ce qui fut presque plus douloureux encore que si elle avait passé ses doigts sur ces cicatrices dues à une brûlure à l'acide.

Des cicatrices, elle n'en manquait pas! La plupart étaient plus profondes que celle de son front, moins bien guéries aussi, car cachées en des endroits où jamais la pommade cicatrisante ou la main d'un chirurgien n'accéderaient : elles s'étaient incrustées au plus profond de son psychisme, de son âme. Après s'être massé la nuque une dizaine de minutes à l'aide du jet, elle sentit la contracture se relâcher. Peut-être un cachet d'ibuprofène empêcherait-il un trop grand mal de tête de se déclarer si elle le prenait à temps, avant de se coucher. L'avant-veille, elle l'avait oublié et s'était réveillée au milieu de la nuit, avec un marteau compresseur en pleine action dans son crâne. Après avoir refermé le robinet, elle attendit que le pommeau de douche entartré ait fini de goutter, puis écarta le rideau. Elle resta figée.

L'espace d'un instant, ce ne fut qu'en raison d'un sentiment indéfini. Elle ne voyait pas ce qui avait changé dans la salle de bains. La porte était fermée, le corsage était toujours

devant la glace, la serviette de toilette sur le radiateur. Pourtant, il s'était produit un changement.

Un an plus tôt, elle n'aurait rien senti, mais, après ce qu'elle venait de vivre, elle avait développé une sorte de sixième sens pour les menaces invisibles. Les cassettes vidéo trouvées sur la table de nuit de son appartement de Berlin n'avaient pas été seules à la sensibiliser, des cassettes contenant des enregistrements sur lesquels elle apparaissait à son insu, filmée par quelqu'un qui devait s'être tenu à côté de son lit. Pendant son sommeil!

Linda retint sa respiration, tendit l'oreille, à l'affût de bruits suspects, mais tout ce qu'elle perçut, ce furent les bourrasques de vent s'attaquant à la maison.

Fausse alerte, pensa-t-elle, se forçant à respirer à fond pour ralentir son pouls. Puis, sortant de la cabine en frissonnant, elle prit sa serviette.

À la seconde même, elle eut l'impression d'être traversée par une secousse électrique.

Elle poussa un cri, se mit à trembler de tout son corps et se retourna d'un coup comme si quelqu'un allait lui sauter dessus par derrière. Mais le seul poids pesant sur sa nuque était celui de sa peur et il n'était pas aussi facile de se débarrasser de ce poids que de la serviette qu'elle avait jetée loin d'elle.

La serviette, dont le contact avait déclenché en elle une totale répulsion.

Elle était mouillée!

Quelqu'un s'était essuyé avec pendant qu'elle se douchait.

2

— Non, je ne l'ai pas touchée, putain. Je me rappelle très bien l'avoir posée ce matin sur le radiateur.

Linda sentit le sang lui monter à la tête et cela l'irrita presque davantage que les tentatives d'apaisement de son frère à l'autre bout du fil. Même si Clemens ne pouvait la voir, il la connaissait assez bien pour, au seul son de sa voix, savoir qu'elle rougissait, comme chaque fois qu'elle s'énervait.

— Calme-toi, dit-il avec la voix d'un personnage de film sur le milieu américain qu'il aimait tant. J'ai réglé le problème. Il n'y a plus rien dont tu doives avoir peur.

— Ah oui, répondit-elle en respirant par à-coups. Et comment tu expliques alors que ma serviette ait été mouillée? Bon Dieu, mais c'est du Danny tout craché!

Danny. Merde! Pourquoi je continue à appeler ce salopard par son petit nom?

Maintenant, elle avait envie de vomir à la seule idée qu'elle avait couché avec cette ordure, et pas qu'une fois. Elle ne pouvait pourtant pas prétendre n'avoir pas été mise en garde. «Beau garçon comme il est, ça ne peut que mal finir», avait prédit sa mère. Avec sa remarque: «J'ai le sentiment qu'il ne nous a pas encore montré son vrai moi», son père, comme toujours quand il s'agissait de jauger autrui, avait tapé juste. Ses parents avaient beau être parfois peu réalistes, ayant partagé leur existence petite-bourgeoise entre contrôles et conseils de classe, trente années d'enseignement devant des générations de lycéens avaient développé leur connaissance des hommes, de leur psychologie. Il n'y

avait, à vrai dire, nul besoin d'un don de voyance pour prédire que leur liaison finirait mal. Daniel Haag étant en effet, de tous les auteurs dont elle illustrait les histoires, celui qui avait le plus de succès, il était l'équivalent de son patron. Et les liaisons avec les patrons se terminent mal le plus souvent. La nature de ce «mal», personne, au demeurant, n'en avait eu le moindre pressentiment. Pas même ses parents.

Tout avait commencé d'une manière anodine. Ce qui doit être généralement le cas dans ce genre d'affaire. Le tempérament emporté de Daniel n'avait certes pas échappé à Linda, mais, au début, elle n'avait fait que sourire de ses crises de jalousie quand, par exemple, il s'irritait des compliments sans importance du garçon qui les servait ou qu'il lui reprochait de n'avoir pas répondu assez vite à un texto.

Linda savait qu'elle mettait beaucoup de garçons mal à l'aise en raison de ses manières directes. Elle aimait raconter des plaisanteries salaces, riait beaucoup et fort, et n'hésitait pas, par ailleurs, à prendre l'initiative au lit. Beaucoup de garçons se sentaient dépassés et s'imaginaient qu'elle était une nana un peu givrée, couchant avec tout le monde, ce qui n'avait rien à voir avec la réalité. La brièveté de ses liaisons tenait uniquement à son incapacité à supporter longtemps les «classiques», c'est-à-dire les mecs ne partageant pas sa forme d'humour. Elle avait donc inventé un test simple pour vérifier, dès la première nuit, si une liaison avait, de son point de vue, un quelconque avenir. Dès que sa conquête s'endormait, elle secouait le malheureux et lui demandait, feignant la colère :

— Mais dis-moi, où as-tu mis le pognon?

Seuls deux hommes en avaient ri. Elle était restée cinq ans avec le premier et la liaison avec le second, Danny, n'avait duré qu'une petite année, mais ces quelques mois, les pires de sa vie, lui semblaient aujourd'hui avoir duré une éternité.

— Ma petite, ne t'ai-je pas promis que nous nous occupions de lui? entendit-elle son frère lui demander tandis qu'elle entraît pieds nus dans la chambre, laissant derrière elle, sur le parquet, une traînée d'eau et des empreintes humides.

Elle avait froid mais toucher la serviette mouillée la dégoûtait.

Oui, c'est vrai, songea-t-elle, le téléphone contre l'oreille. *Tu m'as promis de veiller à ce que Danny arrête son cirque, mais peut-être que, cette fois, c'était une pointure au-dessus de tes moyens?*

Linda savait qu'il était inutile de poser cette question. Si son grand frère avait un défaut, c'était bien de se croire invincible. Sa seule apparence physique mettait en fuite la plupart de ses adversaires. Les rares ayant eu la stupidité de s'accrocher avec cette montagne de muscles d'un mètre quatre-vingt-dix qui, à ses moments de loisir, s'entraînait au combat de rue, avaient payé d'un séjour à l'hôpital leur outrecuidance. Après un certain nombre d'affrontements de ce genre, la violence physique de Clemens était inscrite sur son visage, au plein sens du terme : il s'était fait tatouer au milieu du front, par un collaborateur de son studio de tatouage de Neukölln, le trou d'entrée d'une balle de pistolet.

— Qu'avez-vous fait de Danny? demanda Linda quand elle fut devant la valise contenant ses quelques affaires.

Depuis quinze jours qu'elle était ici, elle n'avait pas encore rangé ses vêtements dans l'armoire.

— J'ai le droit de le savoir, Clemens, ajouta-t-elle en enfilant un jean sans mettre de culotte.

Elle était la seule à pouvoir appeler sans risque son frère par son prénom. Tous les autres, y compris leurs parents, devaient l'appeler par son nom de famille, parce que, de l'avis de Clemens, Kaminski sonnait beaucoup plus viril que ce « prénom de tantouse » choisi par sa mère. C'était un miracle que ses parents et lui s'adressent encore la parole, car le style d'existence qu'il avait adopté trahissait quasiment tous les idéaux pour lesquels ils avaient combattu durant leur vie.

— Il suffit que tu saches que Danny ne pourra plus jamais te faire de mal.

— Ah bon? Vous lui avez arraché la main avec laquelle il a rédigé mon avis de décès? demanda-t-elle en fermant

les yeux, revoyant la demi-page d'un journal du dimanche, bordée de noir, avec une croix discrète à côté de son nom.

Danny avait indiqué, comme date du décès, le jour où elle avait rompu avec lui.

— Vous lui avez crevé les yeux avec lesquels il me regardait derrière sa caméra vidéo?

En me filmant quand je voyais des amies? Pendant que je faisais des courses? Pendant mon sommeil?

— Ou bien lui avez-vous coupé les mains qui ont mélangé de l'acide à ma crème pour la peau?

Après ma menace de le dénoncer s'il continuait à me harceler...

Involontairement, elle tâta la cicatrice sur son front.

— Non, répondit Clemens d'une voix blanche. L'idiot ne s'en est pas tiré à si bon compte.

— Il n'est pas idiot.

Bien au contraire. Danny Haag n'était ni stupide ni une tête brûlée s'emportant inconsidérément. Il ne faisait rien sans l'avoir organisé en détail et avec intelligence, et toujours de manière qu'il soit impossible de remonter jusqu'à lui. En outre, il n'avait manifestement aucun problème à attendre des semaines avant de frapper à nouveau, si bien que la police ne voyait pas de raison d'intervenir. Les autorités estimaient que les longs intervalles pendant lesquels Linda était tranquille, intervalles non typiques d'un harceleur, ne plaidaient pas en faveur de l'hypothèse d'un seul auteur. Ils estimaient beaucoup plus vraisemblable que Linda avait tout simplement eu de la malchance et qu'elle avait été harcelée, de façon fortuite, par des hommes différents («Par des lecteurs fanatiques de vos BD, peut-être?»). C'était justement cette interprétation que Danny avait voulu susciter. Il était de plus un auteur très connu, aisé, présentant bien, en d'autres termes le genre d'homme «pour qui elles craquent toutes», selon les termes de la policière qui avait recueilli sa plainte, comme si Linda n'était pas digne des harcèlements dont elle se plaignait. Mais Clemens l'avait dit d'emblée : les lois n'étaient qu'une plaisanterie et ceux qui les faisaient respecter des rigolos. «Ce genre d'affaires, il faut les prendre

soi-même en main.» Voilà pourquoi son frère l'avait amenée ici, à Helgoland, afin que, pendant son absence de Berlin, il puisse «s'occuper» de Danny.

— Tu m'as dit qu'ici je serais en sécurité, lui reprocha Linda.

— Et tu l'es, ma petite. La maison appartient à mon pote Olli, tu le connais. Avant qu'il ébruite quoi que ce soit, le pape aura distribué gratis des capotes en Afrique.

— Et si quelqu'un m'a reconnue sur le ferry?

— Alors ce type n'aura jamais eu l'occasion de le raconter à Danny, lui rétorqua Clemens, sur le ton de dire «comment me faire mieux comprendre?».

La lèvre de Linda trembla. L'air passait à travers la fenêtre mal jointe et, de minute en minute, le froid l'envahissait. Elle ne pouvait enfiler un pull-over avec une seule main libre. D'un autre côté, elle ne voulait en aucun cas interrompre sa communication avec son frère, ne fût-ce que pour une seconde. Elle s'approcha donc du lit et tira la couverture dont elle comptait se couvrir.

— Dis-moi que je n'ai pas à avoir peur, implora-t-elle en se laissant tomber sur le matelas.

— Je te le jure, dit Clemens, mais Linda ne put l'entendre car à peine avait-elle posé la tête sur l'oreiller qu'elle hurla à pleine gorge.